

Audition de M. Pascal DUPREZ

Mardi 18 mai 2021
Visioconférence

Point d'attention : Dans cette version du témoignage, les identités du ou des agresseurs ont été modifiées par des pseudonymes, ainsi que les personnes directement mises en cause pour des faits susceptibles de recevoir des qualifications pénales (notamment : non dénonciation de certains crimes ou délits, non-assistance à personne en péril). Les pseudonymes sont entre slash (ex : /Jacques/) pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Certaines données ont été modifiées lorsqu'elles permettaient d'identifier sans équivoque et directement ces personnes (ces modifications sont également entre //).

Présents pour la CIASE : Astrid KAPTIJN (membre) et Thierry BAUBET (membre).

-- Début de l'audition --

Thierry BAUBET (TB) : Pour commencer on vous écoute.

Pascal DUPREZ (PD) : Alors vous avez lu mon témoignage j'imagine.

Astrid KAPTIJN (AK) : Oui.

PD : Est-ce que vous voulez que je le reprenne en synthèse, comment voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

TB : Oui, oui.

PD : Mon témoignage, j'ai mis dedans ce que je pensais devoir mettre, donc je ne sais pas très bien comment je peux prendre le problème différemment. Je n'ai pas envie de reprendre mot à mot.

TB : Vous pouvez reprendre sans lire si vous voulez, vous pouvez reprendre les moments importants, des choses complémentaires comme vous voulez.

PD : Ce que je peux peut-être lire, c'est le début, c'est la lettre d'accompagnement que j'avais envoyée, parce que pour moi je pense que c'était important. Donc je reprécisais mon témoignage en disant : « j'ai été violé dans un train à 8 ans par un inconnu pédophile, et mineur, j'ai été abusé par un prêtre de l'église catholique à partir des années 55 à peu près, abus sexuel d'abord mais aussi de conscience.

Les révélations concernant les abus sexuels dans l'Église m'ont fait revisiter des faits anciens profondément douloureux et en bonne partie occultés. L'impact que ça a eu sur la vie de mes enfants et leur demande de clarification m'a aussi bousculé. La patience, la perspicacité et la bienveillance de mon épouse m'ont permis de ne pas me précipiter mais de revisiter mon histoire et de reprendre un travail effectué avant notre mariage en 1970. J'ai mis du temps pour me décider à témoigner, j'avais bien évidemment érigé des défenses, j'avais cherché des traces dans la mémoire et dans la mémoire les traces c'est compliqué parce que ça bouge, vous le savez bien et je le sais aussi. Je le vis tous les jours. Elles étaient plus ou moins floues et instables, j'ai voulu être le plus précis possible.

J'avais conservé des lettres reçues, je n'arrivais pas à les retrouver, d'ailleurs il y en a que je n'ai toujours pas retrouvées, je sais qu'elles existent dans mon bureau, mais je ne les retrouve toujours pas, depuis 1 an et demi que je les cherche. Le confinement qui m'a contraint à rester chez moi, m'a offert le temps de fouiller et j'ai pu retrouver certaines lettres et des photos. Lentement j'ai pu remettre les faits en perspective et poser les

questions qui me sont venues à partir de ce travail de mémoire. Voilà. Alors j'espère que cette exploration peut servir à creuser des choses, peut être aller dans des archives diocésaines, voire pour moi un entretien avec l'abuseur, je ne sais pas s'il est mort ou s'il vit toujours. Et en tout cas j'espère que ce témoignage pourra contribuer à éclairer des questions posées par le cléricalisme, « source des abus sexuels dans l'Église ». Et ça j'y tiens beaucoup. C'est à dire que donner ce témoignage, je pense que ça fait partie d'une profonde envie : que ça change dans l'église. Parce que je reste très engagé dans l'église. Ce qui m'étonne toujours d'ailleurs, c'est que j'ai conservé la foi ». Mais voilà c'est l'introduction. Je peux dire que si j'ai témoigné c'est « pour que ça cesse ».

J'étais un enfant fragilisé, parce qu'à 8 ans, j'avais été envoyé chez un oncle et une tante au motif que mon cousin avait perdu sa sœur pendant les vacances, mais aussi, ma mère me l'a dit clairement plus tard, « ça permettait, en t'envoyant là-bas, de payer tes études parce qu'on n'avait pas beaucoup de ressources et que ton oncle et ta tante en avaient beaucoup ». Donc c'était une manière de me permettre, de faire des études. Il n'empêche que moi j'ai vécu ça très violemment parce que j'avais été retiré de l'école où j'avais déjà passé 8 jours. De l'école de quartier dans laquelle j'avais passé 3 ans, je m'étais retrouvé brutalement dans un grand collège et dans un environnement familial que je ne connaissais qu'en vacances, avec un cousin avec qui je ne m'entendais pas particulièrement bien. Voilà c'était compliqué, on ne m'avait pas demandé mon avis. On m'envoyait loin de chez moi sans me demander mon avis. Je ne suis rentré chez moi que pratiquement deux mois plus tard. Je prenais le train seul. Il y avait une distance de plus d'1h de train de chez moi. Je suis arrivé le soir, personne n'était venu me chercher à la gare et je me rappelle avoir pris un chemin assez long, 3km à pied, avec ma lourde valise pour rejoindre la propriété dans laquelle étaient mon oncle et ma tante. J'avais peur. Je dormais dans une toute petite chambre, seul, alors que chez moi j'étais dans la même chambre que mon petit frère. Donc j'étais isolé et assez en souffrance certainement.

J'étais en classe de 8ème, quand je suis rentré un jour à Lille, la première ou la seconde fois par le train, c'étaient encore des trains avec des troisièmes classes, avec des bancs en bois, je me suis retrouvé dans le train avec un homme en face de moi qui m'a semblé avec le recul être un homme de l'éducation nationale, parce que j'ai encore parfois des images qui m'arrivent de textes que j'ai pu lire sur le journal qu'il avait. Il prenait son journal, il le soulevait et je voyais son sexe, il le rebaisait, il le soulevait. Il m'a hypnotisé, voilà j'étais complètement sidéré. Et finalement, je ne vais pas m'étendre sur ce sujet mais il m'a violé, il m'a caressé le sexe, il m'a obligé à caresser le sien et je pense qu'il m'a pénétré, en tout cas avec ses mains, avec le sexe je ne sais pas, parce que je n'arrive pas à retrouver les faits précisément. Ce que je sais c'est que j'ai eu mal. C'était quelque chose de très violent pour moi bien sûr. Cette première expérience m'a fragilisé.

Parallèlement à ça, j'ai développé un stratagème pour rentrer chez moi. J'avais eu une maladie un jour avec des ganglions qui étaient réels, on m'avait renvoyé à Lille, pour consulter mon beau-frère médecin, Il a détecté une mononucléose infectieuse. On m'a soigné, on m'a donné de la cortisone. Je me suis dit : « à chaque fois que je vais avoir ça, je vais pouvoir rentrer chez moi ». Ma tante appelait ça « les boules », et quand j'avais les boules je pouvais rentrer chez moi pour être examiné. Donc, quand j'avais envie de rentrer chez moi, au lieu de me lever pour aller au collège je me mettais sous la couverture et chauffais ma tête pour simuler que j'avais de la fièvre. Ma tante venait me toucher le front et m'apporter un thermomètre. Je savais qu'il ne fallait pas que j'aie trop de fièvre, que ça devait être autour de 38,2. Je prenais le thermomètre, je le chauffais et le tapotais pour qu'il arrive à 38,2 et quand j'arrivais à 38,2 pendant 5-6 jours ma tante me disait : « on va te renvoyer à Lille ». J'y restais 8 jours et mon beau-frère me prescrivait du Cortancyl. J'ai eu l'intelligence de lire la notice et compte tenu des effets indésirables, je jetais chaque jour les pilules dans le lavabo.

J'ai de ce fait eu une scolarité complètement hachée par ces épisodes réguliers de retours à Lille. Moi je n'arrivais pas à parler de ma souffrance et de mon mal-être. Ma mère et mon père ne comprenaient pas, ma tante non plus puisqu'ils acceptaient sans poser de questions, et les profs n'ont plus. Des absences répétées de ce type ça aurait pu attirer l'attention de professeurs qui disaient : « Il est brillant, il a plein de facilités, mais dommage son problème de santé ne lui permet pas d'avoir des bonnes notes ». J'ai retrouvé mes bulletins scolaires pendant cette période de confinement. C'est impressionnant, je pourrais vous détailler les

appréciations trimestrielles, incroyables avec du recul. Pas de réelle observation de la réalité de l'enfant qui était là. Si ça vous intéresse je les ai sous la main. Et ça montre bien, comment personne ne voyait, tout en voyant.

Donc ça, ça a été compliqué et ça m'a foutu une scolarité complètement déconnante, enfin scabreuse. Alors je pense qu'intelligent, ayant des capacités de mémoire, de travail quand je travaillais, j'écoutais et j'étais capable de restituer des choses. J'ai quand même eu mon bac, mais avec la mention « a eu chaud » et avec l'oral que j'ai dû repasser.

Au collège, de la 8^{ème} à la troisième, je n'étais pas bien dans ma peau. J'étais demi-pensionnaire, ce qui faisait aussi quelque chose de différent, car tous les enfants étaient plutôt soit pensionnaires soit externes et nous étions très peu de demi-pensionnaires et aucun à faire la route une demi-heure le matin, une demi-heure le soir pour rentrer. Donc aussi un peu mis à part. Ce n'est alors peut-être pas étonnant qu'avec toute cette fragilité, je me sois laissé faire et abuser par un prêtre avec une aura extraordinaire, que j'admirais comme tout le monde, qui était très charismatique. Il organisait des camps itinérants, et emmenait une douzaine d'enfants dont j'étais, dans une camionnette. Avec lui j'ai visité toute la France. Et d'ailleurs par la suite je l'ai revisitée en vacances avec ma femme et mes enfants. Et ils en avaient marre que presque à chaque fois que j'allais quelque part en France, à Porquerolles, au Cirque de Gavarnie, dans les Gorges du Tarn, au gouffre de l'Aven Armand, ou au Mont Aigoual, je leur disais « J'ai vu ça avec l'abbé /X/ », mais je les y emmenais parce que je trouvais que ces paysages étaient merveilleux et que j'y avais de bons souvenirs.

Quand je suis entré en 5^{ème} il était un de mes professeurs. Il m'a invité un midi à revoir les photos du camp, je suis allé dans son bureau. Son bureau était à l'étage au-dessus des classes, il y avait le dortoir des pensionnaires et le bureau du surveillant du dortoir. Une pièce avec un lit, une armoire, des livres, une chaise et un bureau. Il m'a invité plusieurs fois à regarder les photos du camp, il m'a montré que j'étais son ami, son préféré... Finalement il m'a embarqué dans une histoire qui lui appartient parce que c'était son problème, je pense, avec un célibat mal assumé. Mais moi j'étais la victime idéale quoi, une proie. Je pense que je n'étais pas seul, parce que je me rappelle, avoir été jaloux d'autres enfants qui sortaient du bureau.... J'ai conservé des photos qu'il avait prises lors d'un camp. Nous étions trois mignons sur une photo, avec un même petit calot...Avec du recul je me dis : les deux autres ont peut-être subi les mêmes choses que moi. A l'époque, puisque j'étais jaloux, il y avait probablement une relation un peu amoureuse aussi de ma part, parce que quand on est aimé et par ailleurs on est en manque d'affection et fragile vu ce que j'avais vécu.

Mon oncle était très strict et assez lointain, presque inaccessible. Homme brillant, cultivé, maire de son village, industriel ayant une forte personnalité. J'avais finalement réussi à l'apprivoiser. Le soir plutôt que d'apprendre mes leçons ou faire mes devoirs, nous jouions souvent aux échecs. Il m'appréciait. J'ai beaucoup appris à son contact. Cela m'a formé et de ça je peux l'en remercier. Ma tante, qui couvait son dernier fils, lui faisait réciter ses leçons. Moi, elle m'accueillait, mais sans plus, sans réelle relation affective. Avec l'éloignement de mes parents et de ma fratrie et le viol dans le train... J'étais vraiment en souffrance et je crois que l'abbé /X/ a dû le sentir, et m'offrir ce qu'il appelait son amitié. Ce qu'aujourd'hui je peux nommer : « me prendre comme victime ».

Mais personne ne pouvait voir cette situation par rapport au prêtre qui abusait de moi. Je vais décrire ce qui se passait dans sa chambre. J'étais invité à faire du catch, sur son lit. Il enlevait sa soutane, il avait chaud, c'était le midi souvent. Ça me laisse un souvenir très violent, enfin très désagréable. C'étaient alternance de gestes de tendresse et d'enlacements physiques, virils, jamais de pénétrations. Je crois que malgré ses fortes pulsions sexuelles il devait garder une certaine distance, « pour ne pas aller plus loin ». Je pense que c'était plus facile pour lui d'avoir des relations avec des petits enfants qu'avec des femmes. Enfin j'imagine ça. J'avais le sentiment d'être préféré et en même temps je pense que je me sentais coupable, car complice, en acceptant ce côté sexuel et caché puisqu'il ne fallait pas qu'on nous voit. Enfant, non pubère, ne comprenant pas ce qui se passait j'ai certainement intégré une culpabilité extrêmement forte. J'avais un besoin de punition avec des comportements qui se retournaient contre moi. Je peux me dire ça maintenant avec le recul, je sais que quelque part il y a aussi chez moi de la culpabilité. Même si je me dis « je ne suis pas

coupable » et que je sais qu'il ne peut jamais y avoir de consentement d'un enfant par rapport à un adulte, d'autant plus qu'il était doté d'autorité, et que de ce fait je n'avais pas la possibilité réelle de refuser. Il n'empêche que j'ai accepté des choses inacceptables. Accepter d'être pris pour objet sexuel et que je peux me sentir responsable de cette acceptation, du fait qu'il y avait aussi de ma part du plaisir. Je me souviens même d'avoir sollicité certaines de ces parties de catch et ces enlacements virils, tout en les redoutant et les exécrant.

Par la suite, ça s'est poursuivi par une espèce d'abus de conscience. Quand j'ai quitté le collège, il m'écrivait régulièrement et me prodiguait des conseils qui ont contribué à mon entrée au séminaire. J'ai retrouvé des lettres reçues. J'y ai noté des phrases que je peux vous lire : « Mon petit frère », « C'est notre secret », « Petit frère pour toi toute l'affection de ton grand ami », « N'oublie pas de m'apporter la photo du temps où tu étais Pascalou », « Fidèles amitiés » ... Ce ne sont pas des choses qu'un adulte doit dire à un enfant. Le fait de demander le « secret » montre bien qu'il avait conscience que ce n'était pas juste. Aujourd'hui, je peux dire que c'était de l'abus. Pour moi aujourd'hui c'est caractéristique et clair.

Je voudrais ici pointer une histoire qui m'est arrivée en janvier 1964. Je faisais partie à Lille de la JEC (Jeunesse Etudiante Chrétienne). Par hasard j'étais entré en relation avec des Jécistes d'un département voisin où il y avait un lycée dans lequel il y avait des jécistes très actifs. Et j'ai découvert à l'occasion de mes rencontres avec des filles jécistes que l'aumônier de ce lycée était ce Père /X/. J'ai indiqué que je l'avais connu. Elles lui en ont parlé et il a repris contact avec moi. Il m'a écrit : « Pascal tu pourrais venir témoigner de ton engagement, auprès des jeunes du lycée ? » « Tu viens et ça va être l'occasion de témoigner 10 minutes. Tu pourras loger à la maison ». J'ai accepté.

Quand je suis là-bas, après mon témoignage, je suis accueilli dans une maison dans laquelle vivaient sa mère et lui, puisque la mère suivait son fils à chaque évolution pastorale. Cette mère avait eu une dizaine d'enfants. Je pense qu'elle devait être extrêmement attachée à son fils prêtre pour le suivre dans son affectation et s'éloigner du reste de sa famille, et probablement lui attaché à sa mère pour accepter. En tout cas, j'ai souvenir qu'elle présentait son fils comme quelqu'un d'extraordinaire. Ce qui était vrai par ailleurs, du fait qu'il était brillant et qu'il était charismatique, qu'il avait plein de gens autour de lui et qu'il réussissait dans ses actions pastorales.

Le soir, après le repas et une longue discussion sur des sujets intéressants, sa mère m'indique l'endroit où j'allais devoir dormir. Et où me propose-t-elle de dormir ? Eh bien dans la chambre de son fils, où il y a un lit de deux places et où je n'ai pas d'autre possibilité que de dormir dans son lit. Chose qu'aujourd'hui je ne comprends toujours pas, compte tenu de mon âge, 18 ans. Je me dis mais : comment j'ai pu faire ça ? Voilà l'emprise continuait. Il m'a d'abord embrassé tendrement, pour me dire bonsoir. Il me parlait doucement. Des mots me reviennent : « Bonsoir petit frère », « Bonne nuit petit frère », avec des gestes tendres et ces « petit frère » répétés, comme une sorte de « sésame ouvre-toi », j'ai baissé la garde. J'étais mal à l'aise, mais les mots m'embobinaient. J'étais comme neutralisé, sans possibilité de réagir, comme paralysé. Il se faisait de plus en plus proche, pressant. Sa voix me berçait. Je n'arrivais pas à réagir. Les souvenirs des rendez-vous dans la chambre bureau du collège me revenaient en boucle. Je tentais de me protéger, j'entendais ses mots comme dans un brouillard. J'étais de nouveau comme hypnotisé. J'ai senti toute la force de l'enlacement, il a recommencé à avoir une attitude, qui était malsaine et je sentais son sexe gonflé pressé contre moi. Il bandait comme un ours. Sidéré, je n'arrivais pas à réagir. Dans son bureau je comprenais moins ce que c'était parce que j'étais gamin, et que quand un homme bandait je ne savais pas trop ce que c'était. Mais là je le savais. Que s'est-il passé ensuite ? Je cherche en vain, je n'en ai pas un souvenir précis. J'ai eu envie de crier, d'appeler au secours, mais qui serait venu ? Sa mère ?... Impression diffuse qu'elle savait, qu'elle était complice. Je n'ai pas crié. En fait, je n'arrive pas à accéder à ce qui s'est réellement passé. Ce qui est certain c'est que je n'ai pas pu m'opposer, tellement sidéré, de nouveau hypnotisé. Il m'a « endormi » quelque part et d'ailleurs je me suis endormi brutalement. La fuite dans le sommeil a-t-elle été une stratégie de défense efficace ? A-t-il continué à me caresser, à profiter de moi endormi ? Est-ce possible ? Je me rappelle très bien qu'au réveil, le lendemain matin, seul dans le lit, j'étais très mal à l'aise. Je sors de la chambre. Sa mère m'attendait. Elle se lève, me sert un petit déjeuner et comme une évidence, m'invite à lui servir la messe, à

laquelle seule sa mère et moi allions assister. Il est arrivé, comme si rien ne s'était passé, distant, habillé avec aube et chasuble. Il a officié. Il m'a donné un guide pour les réponses à faire comme enfant de chœur. J'ai fonctionné. Je répondais comme un automate. Très mal à l'aise.

C'est quand même une expérience qui me pousse à réfléchir sur la force de l'emprise et sur l'effet de l'emprise dans le temps, sur moi. A mon avis, le rôle des mères de prêtres et la place de la relation des prêtres par rapport à leurs mères devraient aussi être regardés de près par la commission. Ce peut être important pour comprendre certaines des dérives constatées.

TB : Excusez-moi, Monsieur Duprez, vous aviez quel âge à ce moment-là ?

PD : Alors attendez, je recherche parce que pour moi les dates, compte tenu de tout ça, c'est extrêmement compliqué. Donc j'ai fait un tableau avec mes bulletins scolaires et les lettres que j'ai reçues de lui. Alors à ce moment-là je venais d'avoir 18 ans. Mais quand même à 18 ans je me dis que je n'aurais pas dû accepter ça. Avec le recul, je suis furieux de ne pas avoir pu réussir à dire non, à me défendre, enfin à partir. J'aurais pu aller dormir dans le canapé, enfin c'est évident. Ce serait aujourd'hui c'est ce que je ferais. Il n'empêche que je ne l'ai pas fait. Cela montre quelle était encore la force de l'emprise.

TB : Je vous ai coupé la parole et je m'en excuse Monsieur Duprez, quand vous alliez parler des prêtres et de leurs mères. Je vous ai interrompu je crois.

PD : Non je veux bien en parler. C'est à dire qu'entre la mère d'un prêtre et son fils, il y a souvent une relation fusionnelle qui me semble excessive et qui peut conduire à une fragilité psychique, le fils répondant à l'idéal de la mère et n'accédant pas à une sexualité adulte. En ce qui concerne l'abbé /X/ j'ai pu repérer un grand attachement à sa mère et du côté de la mère beaucoup d'admiration pour son fils. Je ne peux pas en dire plus sur leur relation mère-fils.

Mais sur ce qui concerne l'institution Eglise, je peux faire quelques observations. Il y a d'abord probablement le fait que l'Eglise valorise les prêtres, par rapport aux autres baptisés. « Il y a une différence de degré », et pour les mères de prêtres, qui sont à la source du prêtre dans l'éducation une quasi impérieuse obligation d'avoir un fils prêtre. J'ai entendu en chaire et ça m'a mis dans une colère pas possible, un prêtre africain dire, le jeudi saint, dans une paroisse de Chartres en 2018 : « Mesdames, ne cherchez pas un travail à l'extérieur de votre maison, mais consacrez-vous à l'éducation de vos fils, pour qu'ils répondent à l'appel de Dieu et de l'Eglise qui a tellement besoin de prêtres ». Avec mon épouse nous nous sommes regardés mais ne sommes pas sortis pour ne pas scandaliser autour de nous les personnes que nous connaissions. Mais je pense que ça résume bien finalement, ce que j'ai ressenti, c'est-à-dire que la mère offre son fils à l'Eglise. Le fils est mis à part, sur un piédestal et la mère peut en être fière. Et du coup c'est aussi valorisé du côté du fils. Il est soutenu dans son engagement par l'amour de la mère. Pour moi ça peut être très malsain.

Je peux d'autant plus en parler que moi-même, je l'ai vécu. Puisque quand je suis entré au séminaire je sais bien que ma mère y attachait beaucoup d'importance et que c'est même elle qui avait pris pour moi le rendez-vous d'admission avec le supérieur du séminaire. En entrant dans la caste des prêtres j'allais acquérir une sorte de nature d'être sacré, c'est comme si j'accédais à la sainteté. Et par voie de conséquence elle aussi qui m'y aurait conduit. J'ai appris par la suite que mon frère aîné était aussi allé au séminaire pendant 2 ans, dans le même séminaire et qu'il en était parti. Deux fois déçue !

Pour une mère chrétienne donner son fils à l'Eglise c'est glorieux, très valorisant auprès de sa famille et de ses ami.es aussi ; Finalement, ce n'est quand même pas rien, de voir la place des mères de prêtres. C'est quelque chose qui peut être à la source des abus. Je crois que l'Eglise doit revisiter ça. Je l'ai dit dans mes recommandations au questionnaire reçu après l'envoi de mon témoignage en avril 2020. Je vois que dans les onze propositions récentes de la Conférence des Evêques de France, on n'en parle pas, il serait bon qu'on aille creuser ces questions d'une relation qui n'est pas toujours saine. Je veux dire dans l'éducation, on transmet toujours à ses enfants un certain nombre de choses, mais qu'ici il peut y avoir une sorte d'injonction pour certains. Et ce que je vois c'est qu'il y a énormément de prêtres de ma connaissance qui ont une relation

à leur mère qui est énorme, parce que du fait de leur célibat, ils n'ont pas d'autres relations avec des femmes, et qu'ils ont probablement gardé un attachement à la mère démesuré. La femme étant pour eux interdite par l'image idéalisée de la mère, et dans une culture où les femmes, sont, comme Eve, source de péché et de tentation.

Je constate que c'est parfois compensé par un attachement excessif à Marie, vierge mère, toute pure, idéalisée, par des hommes souvent mal à l'aise dans leur relation aux femmes. Ce qui peut conduire à une « mariolâtrie » quasi malade et qui peut être envahissante.

Tout ça c'est vraiment quelque chose, qu'en tant que CIASE, je pense, vous pouvez aider à creuser. Et j'imagine que je ne dois pas être le seul à avoir ce type de témoignage qui montre que c'est aberrant. Je pense que là il y a quelque chose à éclaircir. Je ne sais pas si vous souhaitez m'en parler plus, mais je peux approfondir si vous le désirez...

AK : Est-ce que je peux juste vous demander, par rapport à ce qui vous est arrivé, vous avez l'impression que la mère du Père /X/, elle était au courant, qu'elle était complice, ou pour elle c'était normal d'offrir comme ça, que vous dormiez dans la même chambre que le père ?

PD : Je ne peux pas savoir, je ne suis pas dans sa tête. Ce que je peux dire c'est que je ne le comprends pas. Ça n'est pas normal qu'une mère propose à un garçon de 18 ans d'aller dans le lit de son fils, ce n'est pas normal. Donc voilà, je ne connais pas sa psychologie, je l'ai vue trois fois cette femme. Donc, je ne peux pas en dire plus, mais simplement ce que je peux voir ce sont les faits. Et les faits ne sont pas corrects, ne sont pas justes. Je pense qu'il y a un travail à faire sur tout ça.

Ça commence avec le prêtre mis à part, dépositaire du savoir exégétique, théologique et moral, représentant le Christ sur terre pour le peuple de baptisés. Par le sacrement de l'ordre il est devenu sacré, donc intouchable et tellement mis à part, y compris par le peuple des fidèles, qu'il peut être amené à en déduire qu'il a tous les droits. C'est un terrain fertile pour les abus de pouvoir et les crimes sexuels.

Cela peut se renforcer par des pratiques liturgiques. On revalorise actuellement tout ce qui sépare : ornements, encens, ostentation, etc... Et il arrive que maintenant, dans de nombreuses paroisses, je vois revenir un mouvement de séparer les garçons des filles dans l'espace sacré. Les garçons étant près de l'autel pour pouvoir servir la messe, les filles étant interdites de chœur et étant servantes de l'assemblée, accueillant les fidèles. Je trouve que c'est complètement absurde et discriminant. C'est une violence faite aux femmes. Cette pression symbolique sur les garçons et sur les filles, sur leur rôle n'est pas acceptable à notre époque où l'égalité homme-femme est un droit fondamental. Les garçons vont concevoir leur sexe comme supérieur du fait de cette proximité avec l'autel qui leur est réservé et les filles vont intérioriser cette exclusion en concevant leur sexe comme la raison de leur éloignement. C'est aussi une violence spirituelle car en les privant du service de l'autel on prive les filles de cette proximité avec le Christ. Je le dis au Vicaire Général et aux curés concernés, ils ne comprennent pas. Non seulement ils ne comprennent pas, mais ils disent qu'en faisant cela les filles ont un rôle qui convient à leur spécificité. Alors qu'elles pourraient avoir le même rôle que les garçons et les garçons accueillir aussi à l'entrée de l'église les gens. Donc pourquoi les filles ne peuvent faire que de l'accueil et pourquoi les garçons sont les seuls à avoir le droit d'être autour de l'autel ? Simplement parce que « confier ce service à des garçons permet un développement des vocations sacerdotales ». Ils peuvent devenir les futurs prêtres, ce qui n'est pas aujourd'hui possible pour les femmes. Il ne faut pas rêver. D'ailleurs la commission pour la liturgie et la pastorale sacramentelle de l'Église l'avait pointé en 2015, je la cite : « *Il faut s'interroger sur ce qui motive cette sorte d'interdit d'accès des femmes au sanctuaire. Il semble s'appuyer sur la conjonction de deux facteurs : d'abord une sacralisation mal ajustée de l'espace « sanctuaire », espace plus sacré que le reste de l'église, et d'autre part la réémergence de la problématique de la pureté et de l'impureté rituelle...* » et la conclusion : « *Ces remarques ont pour but d'alerter sur un risque. Le souci légitime au plan pastoral et pédagogique de donner aux garçons et aux filles leur place dans le service liturgique peut dériver vers ce qu'il faut bien appeler un sexisme idéologique qui en vient à imposer ses clefs de compréhension à la liturgie elle-même. Lorsqu'un point certes important mais particulier de l'anthropologie, à savoir la différence homme/femme, devient aussi déterminant par rapport à*

la théologie et l'ecclésiologie...» En clair c'est discriminant et c'est déconnant. Ça continue et non seulement ça continue mais là où ça n'existait pas, c'est mis en place. Donc on dit « on prend des mesures », et dans la pratique, on fait l'inverse.

J'ai montré cette note au vicaire général qui m'a dit, je le cite : « Nous n'avons pas la même théologie » et « cette pratique c'est à la demande de parents ». C'est grave.

Dans ce domaine des abus liturgiques comme sur les abus sexuels, je constate que bien souvent les Evêques, qui ne veulent pas de conflit comme souvent dans l'Église, se cachent derrière « le maintien de la communion », ne disent rien et donc laissent l'abus se développer. Je note quand même dans la lettre des Evêques de France aux catholiques du 25 mars dernier : « *Nous sommes conscients que les modes d'exercice du ministère sacerdotal et épiscopal et le discours qui les soutient doivent être passés au crible et renouvelés pour un service plus vrai du Peuple de Dieu* ». Cela va-t-il vraiment être suivi d'effet ?

Quand j'ai signalé ce fait de discrimination à mon évêque, il m'a dit : « Moi j'accepte des filles dans le chœur de la cathédrale ». Dont acte. Mais par ailleurs il laisse les curés libres de pratiquer la discrimination alors que selon les instructions qu'il a reçues : « *il revient à l'évêque d'émettre un jugement prudentiel sur ce qu'il convient de faire, étant entendu qu'autoriser n'est pas obliger* » ... « *Chaque évêque étant appelé à prendre une décision personnelle, s'il le juge nécessaire* ». Il ne dit rien et donc la liberté est laissée aux curés du diocèse de poursuivre ces discriminations.

Osera-t-on revisiter profondément les discours d'un autre siècle et la gouvernance source des abus? Et comme dans toute transformation des organisations il est nécessaire de : « dire ce qu'on va faire et surtout de faire ce qu'on a dit ». Et comme je l'ai souvent rappelé dans des formations au management: « Un escalier se balaye toujours en commençant par le haut ».

Moi je suis scandalisé par la mauvaise gouvernance de l'Église. La gestion du personnel est catastrophique et il y a de l'abus de pouvoir. La gestion financière est plus souvent centrée sur le patrimoine que sur le pastoral. Par exemple, le manque de formation est criant, mais on préfère mettre de l'argent dans l'aménagement d'une nouvelle chapelle, alors qu'on en regorge déjà, car rien n'est trop beau pour le culte. On ne met pas le paquet sur la formation. Enfin les laïcs viennent se former, mais pour les prêtres l'ordination et la prière semble leur suffire. Ils n'en sentent pas la nécessité et surtout, pour beaucoup d'entre eux, ne veulent pas se mélanger aux laïcs dans des formations qui ne seraient pas de leur niveau. Et quand ils veulent se former ils préfèrent souvent se former entre eux dans diverses fraternités. Pendant une dizaine d'années j'ai été membre de l'équipe en charge de la formation des prêtres, des diacres et des laïcs dans le diocèse de Chartres, compte tenu de mon passé de psychologue en entreprise et de DRH. J'ai pu constater que très peu de prêtres assistaient aux formations. Je peux aussi témoigner avoir observé dans mon diocèse comme dans d'autres une gestion du personnel désastreuse avec un mépris du droit et des personnes, ce que comme DRH je n'aurais jamais toléré dans l'entreprise. Ce n'est vraiment pas un témoignage évangélique et ça me met en colère. Enfin compte tenu de mon histoire ça me met d'autant plus en colère. Et quelques fois ça me conduit à des réactions épidermiques, un peu démesurées, que je n'arrive pas toujours à contrôler.

Je vais prendre un exemple de réaction que je peux avoir du mal à contrôler, c'est que je ne supporte pas les prêtres en soutane. Je comprends pourquoi. Enfin je veux dire quand j'ai vu l'abbé /X/ défaire tous ses boutons de soutane avant de se mettre dans le lit avec moi. Un jour dans une formation que j'organisais j'ai vu arriver un prêtre en soutane et l'ai agressé verbalement, en lui disant des conneries probablement. Ce n'était pas très professionnel et, à juste raison, il m'a dit : « mais pourquoi vous m'agressez comme ça ? » Je me suis entendu lui répondre : « Veuillez m'excuser. Effectivement si je vous dis tout ça, c'est parce que j'ai vécu une situation qui ne vous appartient pas, je n'aurais pas dû ». Je me suis rendu compte que j'avais été embarqué par mes émotions et que ça n'avait rien à voir avec son choix d'être en soutane, que je respecte, même si pastoralement je ne l'approuve pas. J'ai mesuré là tout ce que ça me rappelait des situations d'abus que j'avais vécu.

Je ne sais pas si ce que je vous dis est clair, mais en tant que victime je veux vraiment dire à l'Église : fuyez le

cléricalisme, débusquez toutes ses manifestations et modifiez votre gouvernance. Le pape François dit : « le cléricalisme c'est la source des abus sexuels, de pouvoir et de conscience », je dis c'est très juste, ça commence là, et donc aux prêtres, veillez à ne pas vous mettre ou être mis à part, soyez comme tout le monde et dans le monde, là il y a vraiment des choses à faire. Il y a des choses à faire sur le célibat parce que probablement que l'abbé /X/ que j'ai connu, s'il s'est marié ensuite c'est qu'il avait les besoins sexuels, que tout homme a et c'est tout à fait logique. Il n'y a aucune raison que ça ne soit pas. Le cacher et le mettre sous le couvercle parce qu'on se donne à fond pour l'Évangile, pour la pastorale et que donc du coup on n'a pas le choix, ça peut être destructeur. Car, comme me l'a dit un prêtre : « si on veut être prêtre, répondre à l'appel au sacerdoce, on est obligé de prendre le célibat dans le paquet cadeau ». Je trouve ça aberrant et c'est dommage, parce que c'est une des sources des abus. Et ça n'a pas toujours été ainsi.

Il y a des prêtres qui vivent très bien la chasteté, qui l'ont choisie. Je ne crois pas que tous les prêtres doivent être mariés, je dis que le célibat est une très belle chose quand il est bien vécu. Par contre il se peut que ce célibat ne soit pas vraiment choisi. Choix contraint pour certains, car c'est la condition de la réception du sacrement de l'ordre et donc de l'exercice du ministère et que gênereux ils en prennent l'engagement, malgré eux puisque c'est à prendre ou à laisser, choix refuge pour d'autres à tendance homosexuelle, choix parfois malsain pour certains, car teinté de la notion de sacrifice. Accepté mais finalement mal vécu, alors quand des occasions ou des pulsions sexuelles trop fortes apparaissent, ils se laissent embarquer. Et on voit bien qu'au-delà de ceux qui abusent, un certain nombre de prêtres, au bout d'un certain temps, n'en peuvent plus, dépriment ou sombrent dans l'alcool, ou partent et se marient. Il m'apparaît urgent de sortir de ce modèle unique, en tous cas de le revisiter.

Dans le questionnaire reçu en retour de l'envoi de mon témoignage à la CIASE en avril 2020 on m'a posé des questions : « *combien d'années après en avez-vous parlé avec vos parents ?* » Pour ma mère, elle m'a cru mais c'était du passé et il ne fallait pas faire de vagues, il fallait surtout pas faire de vagues, on était des bons petits bourgeois du nord et il ne fallait pas qu'il y ait des vagues, qu'on parle de choses comme celles-là. Et je ne la revoyais pas régulièrement parce que j'étais quand même assez éloigné de la famille. Donc finalement ça aurait fait du tort. Il ne fallait pas en parler, alors moi je n'en ai pas parlé. Je sais aussi que j'ai vécu, quand j'étais en 8ème, j'avais 8-9 ans, un moment difficile où on ne m'a pas cru. Il y avait un pétard qui avait éclaté au moment où je quittais l'étude le soir car j'étais demi-pensionnaire et on m'a accusé. Ce n'était absolument pas moi qui l'avais fait. Mais ma tante avait été convoquée par le supérieur du collège et on m'avait dit « Mais Pascal il faut dire la vérité » et donc quand je disais que ce n'était pas moi, on ne m'a pas cru et on m'a puni. Mais plus tard un pétard a claqué un jour où je n'étais pas là. Donc on s'est bien rendu compte que j'avais eu raison, que ce n'était pas moi. Mais personne ne s'est excusé pour la punition injuste. Quand vous êtes dans cette fragilité là parce que vous avez vécu le fait qu'on ne vous croie pas, après pourquoi parler ? Mon père lui m'a cru, mais il ne savait pas quoi faire. J'ai le souvenir que j'ai eu un accident à l'école quand j'avais 16 ans. En cours de sport, au collège un copain a été déséquilibré, m'a envoyé des haltères dans la tête et j'ai eu deux dents cassées. Moi je pensais qu'il fallait aller se plaindre, faire marcher l'assurance de la famille. Et mon père a dit « Non on ne va pas faire de vagues, écoute Pascal c'est pas grave, on va arranger tes dents et puis voilà ». C'était dans la culture familiale, on ne fait pas de vagues. On ne veut pas que ça pose des problèmes dans l'environnement. C'est certainement ce qui a fait que j'ai arrêté d'essayer d'en parler.

TB : Donc il y a eu les deux événements, l'événement dans le train, puis ensuite ce qui s'est passé avec le père. Quand vous dites : « j'en ai parlé à mes parents », c'était de quel événement et à quel âge ?

PD : Les deux fois. Le premier événement j'en ai parlé en sortant du train pratiquement, en sortant du train j'en ai parlé. Et là on ne m'a pas cru. On m'a dit « Tu racontes des histoires », alors j'ai dit non. Ils ont bien vu que j'étais très perturbé, mais ça s'est passé un dimanche matin, le dimanche soir je reprenais le train pour repartir. Donc je n'ai pas eu beaucoup de temps pour en parler et puis ils n'étaient pas tellement réceptifs. Ensuite je suis rentré deux mois plus tard. Ça n'a pas été abordé. On n'a pas échangé sur la question. Je n'ai pas pu en reparler, j'en avais parlé, ça n'avait pas été reçu, entendu, en tout cas travaillé. Donc je suis resté avec ça. Ça n'aide pas pour parler plus tard on va dire. Les abus du père /X/, je n'en ai pas parlé à mes parents.

Donc je mélange toujours les deux situations. Je suis bien obligé de les mélanger puisque c'est ma vie, et je pense que les deux sont liées.

Alors après adolescent et jeune adulte, je peux dire que j'ai eu un comportement perturbé bien sûr, avec ce que j'ai décrit tout à l'heure avec la fuite par rapport à l'école. Mais aussi des comportements délinquants qui auraient pu relever du pénal. Donc je me suis quand même trouvé dans des situations où avec le recul je me dis mais c'était complètement fou. Donc je n'étais pas bien, ma sexualité ça a été difficile. Des relations avec des filles difficiles, d'autant plus qu'à chaque fois que j'avançais dans une relation, il y avait en même temps le fait que j'allais devenir prêtre. Donc il ne fallait pas que j'aille trop loin. Donc ça n'a pas été très simple.

L'abus physique de l'abbé /X/ s'est ensuite poursuivi par une espèce d'abus de conscience. Je suis rentré au séminaire, et tout ça y a contribué.

Autre chose c'est qu'après, au séminaire, j'étais un garçon assez mignon, ce qui certainement avait attiré l'abbé aussi. Je sais que j'ai attiré beaucoup d'homosexuels. J'ai dû me protéger par rapport à des sollicitations. Notamment, quand je suis rentré au séminaire, près de Lille, il y avait deux années, 80 personnes. Et on était 10 maximum qui ne venaient pas de petits séminaires. Quelques-uns étaient des vocations tardives, qui avaient vécu déjà et qui étaient plus âgés et 4 ou 5 qui venaient comme moi, d'une terminale dans un lycée ouvert. Tous les autres n'avaient vécu qu'en internat, dans un monde clos de garçons, depuis le début de leur scolarité. Moi qui avais vécu dans un milieu mixte, j'ai été très surpris de rencontrer des nouveaux camarades qui avaient une méconnaissance, une méfiance ou une peur de la femme. Une image de la femme très négative, dangereuse, vicieuse, source du péché. Avec la littérature qui les nourrissait : Eve tentatrice, Marie vierge toute pure, les saintes vierges et martyres qui s'étaient refusées aux hommes. Ajoutez à cela un accompagnement par des prêtres célibataires qui avaient pour la plupart suivi le même parcours. Donc un manque flagrant d'éducation à la sexualité. Ils n'avaient pas forcément une réelle orientation homosexuelle, mais pouvaient avoir une activité sexuelle entre garçons adolescents qu'ils s'empressaient d'aller accuser en confession.

Certains par contre étaient profondément homosexuels et parmi ceux-là j'ai eu des propositions très claires, que je refusais. Mais je les ai vécues. Donc je peux dire l'homosexualité dans l'Église, dans les séminaires ce n'est pas rien, et donc ça peut continuer chez les prêtres. Je peux dire que j'ai rencontré un prêtre qui a quitté son ministère pour se mettre en couple avec son compagnon et que j'ai été amené à accompagner un autre prêtre, qui tout en étant vicaire dans sa paroisse, faisant un super travail pastoral, allait sur des sites homosexuels. Et comme un paroissien l'a vu, ça s'est su, donc l'évêque a demandé qu'il quitte le diocèse et cherche un métier. Je l'ai accompagné compte tenu de ma compétence pour accompagner des chômeurs. J'ai essayé de le repositionner professionnellement, j'ai dû aborder un peu son histoire. Je me suis rendu compte que l'homosexualité était là depuis le début et qu'il fallait qu'il la vive.

D'autres prêtres ont des relations avec des femmes, enfin tout ça, ça ne me choque pas. La sexualité des prêtres c'est quelque chose qui existe comme la sexualité de chacun et donc si on met un couvercle par-dessus, ça sort par quelque part. Je ne sais pas si ce que je vous dis là pourra aider à quelque chose mais ça me semble important à prendre en compte. Dans la formation des séminaristes, aujourd'hui il y a des progrès j'ai vu qu'ils en parlent dans les 11 propositions. Mais il faudrait s'en occuper très sérieusement et faire qu'on évite de les mettre en vase clos, ce qui les prépare à être séparés et les conforte dans « l'autoréférentialité cléricale » dont parle le Pape François. C'est là que se constitue le terreau fertile pour les abus de pouvoir et les crimes sexuels. Quand je vois qu'il y a des séminaires où il y a vraiment encore aujourd'hui des choses graves, avec le support de l'évêque du lieu, j'hallucine vraiment, et je me dis : mais comment peut-on dire en même temps « On écoute les victimes, on va prendre des mesures » et en même temps, poursuivre la mise en place de cursus de formation inadaptés. Si on continue de mettre en place de telles formations, il est très probable qu'on rencontrera encore des problèmes du même type de ceux que j'ai pu vivre avec l'abbé /X/.

De même qu'il faut maintenant sortir de l'impasse en ce qui concerne l'homosexualité et cesser de la

considérer comme une pathologie incurable. Reconnaître l'homosexualité comme une orientation sexuelle et pas comme une perversion avec des actes intrinsèquement désordonnés, me semble une nécessité vitale. Il y a des parents d'homosexuels qui ont écrit aux évêques en fin 2020 et disent : « *Nos enfants sont chrétiens, il faut les accueillir comme ils sont* » et puis on voit bien tout ce qu'il se passe au niveau international, en Allemagne, les bénédictions des couples homosexuels font débat, etc... Il faut sur ce point prendre en compte les apports des sciences humaines et ne pas poursuivre les pratiques de prières de délivrance et les thérapies de conversion. Il est grand temps que ce soit travaillé sérieusement.

AK : Je peux encore vous demander à quelle époque vous étiez au séminaire, c'était dans les années 60 ?

PD : Je suis entré au séminaire à 19 ans, en 64-65. Après le concile et j'ai eu beaucoup de chance parce que j'ai eu des professeurs de séminaire qui étaient ouverts. Dans les instructions que Rome nous donnait il aurait fallu qu'on suive les cours en latin. Je m'en rappelle parce que moi j'avais fait du latin, mais je me sentais incapable de suivre un cours en latin. Et pourtant parmi ceux qui étaient là j'étais de ceux qui avaient fait le plus de latin. Il y avait un décalage entre la réalité et ce qui était demandé. Quand je suis rentré au séminaire, on disait il fallait pas être à deux dans la même chambre et il fallait laisser la porte ouverte avec un pied dans la porte pour qu'on puisse voir qu'il n'y avait pas de relations malsaines, pas « d'amitiés particulières » ... c'est donc qu'il y en avait. Enfin, je veux dire c'est évident, donc on le savait, mais on ne prenait pas les mesures qui étaient à la bonne place. On restait dans un système fermé. Ça répond à votre question ?

AK : Oui je vous remercie.

PD : Alors je pense que tout ce qui est autour de la sacralisation du prêtre, de la mise à part, de l'aura, fait que c'est une des causes des abus. Je vois que le pape François le pointe bien, mais qu'aujourd'hui on continue à les mettre à part, et dans ces conditions on va continuer à générer des abus. On ne traite pas de ce sujet. Et j'aimerais que moi en tant que victime, on m'écoute là-dessus. Parce que je sens bien que c'est ça qui est la clef, le cléricalisme, qui est en train de se refaire, avec une partie de l'Église qui se referme sur quelque chose d'identitaire et que du coup, ça en fait partie. Je vais toucher un nouveau curé, d'ici quelques semaines, je pense qu'il va se promener en soutane, je me demande si je vais aller l'aborder. Et je me demande si je vais aller lui dire que c'est ridicule de se promener dans la rue en soutane en 2021 comme don Camillo. Un avocat porte la robe dans le prétoire, mais elle est interdite en dehors des palais de justice et il ne va pas acheter sa baguette avec. Ce n'est pas pour moi un témoignage de ce qu'est ma foi, de mon engagement de chrétien dans la société, où j'ai été dans des activités sociales, humaines, dans l'entreprise, pour mettre l'homme au centre, ou dans des activités bénévoles, où je me suis occupé d'exclus, d'insertion par l'activité économique, de migrants... Cela fait témoignage. Pas un habit. Et chacun le sait « l'habit ne fait pas le moine ».

Je ne peux pas comprendre qu'aujourd'hui on continue à être dans des pratiques de ce type, complètement à part et qui n'ont rien à voir avec l'Évangile, où justement on doit être dans le monde pour y annoncer la bonne nouvelle. Là, il y a toute une théologie qu'il faut revoir sur le monde et nous, on est bien et à part et séparés. C'est quelque chose de grave parce que ce n'est pas évangélique et il y a un moment où il faut oser le dire, parce que je trouve qu'on cache ça sous un gloubi-boulga spirituel, gélatineux, enfin c'est insupportable et quand je vois les onze propositions faites par la lettre des évêques aux catholiques sur la lutte contre la pédophilie, ils disent « On a honte, on est en colère, on est tristes ». Mais les onze résolutions sont bien pauvres quand même, alors j'espère, ils disent qu'ils attendent vos conclusions, alors j'espère qu'ils vont en tirer quelque chose parce qu'ils disent « Ça fait 2 ans et demi qu'on bosse », mais ils disent « Voilà il faut renforcer les prêtres ». Quelque part ça me choque, je lis « *Pouvoir sacré dont on a pu abuser, les modes d'exercice du ministère sacerdotal et épiscopal et le discours qui les soutient, doivent être passés au crible et renouvelés pour un service plus vrai du peuple de Dieu* ». C'est la seule phrase de cette lettre où on toucherait un peu au cléricalisme, ce n'est pas beaucoup et puis c'est un peu alambiqué quand même, une langue de bois, y a un moment donné où ça c'est pas acceptable, deux ans et demi de travail pour accoucher d'une telle souris ! J'ai du mal à l'accepter. J'espère que vos travaux vont pouvoir ouvrir la fenêtre pour qu'on débouche sur autre chose, qui soit plus concret, qui ne se cache pas derrière une défense de l'institution. On ne veut

pas faire fuir tous les prêtres identitaires, il faut faire attention, donc il faut les garder et pour les garder il faut les renforcer. Et pour les renforcer on appuie sur la place du culte, et sur l'entre-soi, dans un milieu plutôt privilégié au lieu de privilégier l'insertion dans le monde tel qu'il est. Mais peut-être les jeunes prêtres recrutés dans ces milieux traditionnels sont-ils trop fragiles pour aller à la rencontre d'un monde de plus en plus déchristianisé qui leur fait peur ? C'est complètement déconnant, excusez-moi, je m'énerve.

AK : Non vous avez raison. Vous avez raison je pense. Et d'ailleurs il est vrai que la sacralisation de l'image du prêtre c'est quelque chose sur lequel on travaille aussi.

PD : Oui j'espère parce que, j'ai mis des recommandations pour réparer l'Église dans mon témoignage et je pense qu'il faut regarder ce qui se passe réellement dans les diocèses. C'est pour moi comme une nécessité interne.

Comme je demande à l'abuseur d'exprimer sa reconnaissance des abus et qu'il me demande pardon pour que je puisse lui pardonner et ainsi être réparé, je demande aussi à l'Église une reconnaissance des abus et de faire réparation. Je vois qu'elle prend conscience de l'ampleur des situations et des dégâts pour les victimes, qu'elle implore leur pardon et qu'elle dit s'engager pour des mesures de prévention et pour une mobilisation pour en faire « une maison sûre ». Mais je vois aussi qu'elle tarde à revoir la théologie et les pratiques cléricales qui ont pu conduire aux abus constatés et donc je crains qu'elles se perpétuent. C'est probablement la source de mes colères et de mon engagement pour que l'Église change réellement, condition pour que je puisse lui pardonner à elle aussi, poursuivre ainsi mon chemin de reconstruction et être en paix.

Mon évêque fait partie d'une communauté charismatique qui attire, fait une grande place à l'émotion et l'affectivité, l'effusion de l'esprit, l'adoration qui résout tout, paroles de connaissance, prophétie, guérison. Il recommande partout de lire : « La puissance de la louange qui guérit ». Marie, Marie, Marie en début et à la fin de chaque réunion, une théologie assez conservatrice, une lecture de la bible un peu fondamentaliste. J'y repère un entre-soi, parfois proche du sectaire, qui appelle à la vigilance...Je dois avouer que certaines pratiques m'inquiètent. J'ai du mal à accepter, mais je vois aussi qu'il y a des fruits donc je respecte. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père.

Le 11 février 2021 au cours d'un entretien sur un autre sujet, j'ai remis à mon évêque mon témoignage envoyé à la CIASE avec la lettre suivante : « Père évêque. L'Église effectue un travail d'écoute des victimes de la pédocriminalité. Enfant j'ai été abusé par un prêtre. Quelques jours avant que vous évoquiez ce sujet, avec vos frères évêques, je me permets de vous communiquer mon témoignage envoyé en juin 2020 et mes recommandations pour revisiter en Église ce qui contribue au développement du cléricalisme source des abus. Si vous le souhaitez, je me tiens à votre disposition pour en parler. » Il le prend, le feuillet et me dit « Je vais le regarder ». J'ai pu rapidement aborder quelques points sur mes recommandations par rapport au cléricalisme et dit qu'il laissait faire dans son diocèse, des prêtres qui avaient des pratiques qui me semblaient très cléricales. Et il m'a dit citant le curé d'Ars : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre on y adorera les bêtes. S'il n'y avait pas de prêtres ce serait la catastrophe ».

Depuis cette lettre avec remise de mon envoi à la CIASE, il n'y a pas eu de proposition de sa part d'une rencontre personnelle sur ce sujet, pour m'écouter en tant que victime et débattre de mes propositions pour sortir du cléricalisme. Simplement il y a eu une rencontre par hasard, dans la rue, où il m'a dit « Tu as dû voir que nous évêques avons pris en compte le problème des agressions sexuelles et des abus de pouvoir, avec nos 11 propositions ». Je lui ai signifié que si je voyais quelques avancées elles étaient bien minces et que cela ne m'avait pas vraiment satisfait.

Donc je me pose vraiment la question : les évêques baignant dans une culture cléricale pourront-ils vraiment prendre les mesures concrètes pour sortir du cléricalisme ? Il y a certainement des tendances chez eux différentes. J'approche suffisamment l'Église pour le comprendre dans ce que je peux voir, entendre et lire. Je me dis il y a du chemin à faire et j'espère que votre travail à la CIASE va publiquement poser les problèmes pour que ça ne reste pas dans l'entre soi, parce que le grand danger c'est de régler ça entre soi, comme avant.

Quand il y avait un problème, on n'en parlait pas, on n'appelait pas le procureur. « On ne va pas recommencer, on a bien compris, on ne voyait pas que c'était une maladie » et toute l'incohérence des comportements cléricaux et des discours qui les soutiennent, on risque de la continuer. Sauf peut-être que comme on a peur d'être pénalement touché, on se dit il faut envoyer ça à la justice comme ça ils feront leur travail. Mais entre soi, on ne le fait pas, on ne modifie pas les règles internes. Et donc là, je pense qu'il faudrait aussi toucher le droit canon. Peut-être qu'il y a des choses à faire à ce sujet, vous qui êtes canoniste, y a sûrement quelque chose à faire sur ces sujets pour que ce soit vraiment pris en compte. Ça ne l'est pas aujourd'hui, de mon point de vue, ça ne l'est pas.

J'ai oublié de dire que le père /X/ a été à un moment donné envoyé par son évêque en Amérique latine. Je sais, pour avoir entendu la fille avec qui j'étais en contact à la JEC, qu'il avait eu des problèmes au lycée. Je n'ai pas su quels étaient ces problèmes parce qu'elle n'a pas voulu m'en parler. Donc là aussi, même quelqu'un avec qui j'avais des relations claires, on parlait de notre engagement chrétien dans la JEC à ce moment-là, chacun de notre côté, elle m'a dit « L'abbé, il y a un problème mais je te n'en parle pas, je peux pas t'en parler ». Et j'entends qu'ensuite il est envoyé en Amérique Latine comme prêtre Fidei donum, je me dis, je me trompe peut-être, parce que lui a envoyé une lettre que son frère m'avait transmise. Il y dit que c'est lui qui a demandé à son évêque de partir là-bas... J'aimerais bien qu'on aille creuser ces questions. Quand on a envoyé des prêtres en Amérique Latine n'est-ce pas parce qu'ils avaient eu des problèmes chez nous et qu'il fallait les éloigner. Ils pouvaient poursuivre là-bas leurs sévices. Je pense que ça aussi il faut y faire attention et j'aimerais que ce soit revisité.

Je n'ai pas le courage d'aller seul m'affronter au diocèse, d'aller chercher les archives, je me dis c'est pas mon boulot. J'en ai marre parce que je vais y laisser ma peau, donc je pense que ce n'est pas à moi de le faire, par contre j'attire l'attention pour que ça soit fait. Et je pense qu'il faut que ce soit l'institution qui fasse ce travail et pas des individus. C'est pour ça que je n'y vais pas.

AK : Est-ce que je peux encore vous demander si vous vous aviez envie de porter plainte auprès des autorités de l'Etat ou auprès du diocèse ?

PD : Je n'ai pas pensé à ça à l'époque, ce n'étais pas dans le scope de mes réflexions. Moi, j'ai fait des études de psycho, je me suis marié en 70, j'ai travaillé un peu ces questions pour moi, je me suis trouvé plus apaisé même si les traces étaient toujours là et revenaient périodiquement. Je pense que j'avais envie de laisser ça de côté, de pas toujours revenir là-dessus. Ce qui s'est passé avec le père Preynat, avec La Parole Libérée, m'a conduit à dire : la parole libère, il faut que j'en parle. Ça a ajouté, j'aurais dû le faire avant probablement, mais je ne l'ai pas imaginé. Et aujourd'hui, c'est trop tard pour moi. J'ai bien compris dès le départ que pour le viol dans le train, je ne pouvais rien faire puisqu'on savait pas qui c'était, je l'avais pas vu, c'est un gars qui est parti, je l'ai vu courir et après voilà. J'ai bien compris même si j'avais 8 ans que pour ça je ne pourrais jamais demander à la justice quelque chose. Peut-être que j'ai eu tort d'ailleurs, peut-être que ça aurait pu, c'est possible. En tout cas, mon impression c'est qu'il était parti et que c'était foutu pour moi, je n'avais pas réussi à crier, pas réussi à le rattraper, c'était trop tard. Donc peut-être après avec le père X//. C'est resté dans la même logique.

TB : Vous savez si ce Monsieur est décédé aujourd'hui ?

PD : Non. Quelques fois je me dis, je connais son nom, je sais où il a une maison. Quand je passe tout près je me dis je devrais prendre l'initiative d'aller le voir, peut-être. Mais je ne suis pas sûr que ce soit à moi de le faire, je me dis « est ce que c'est positif ? » D'abord parce qu'il est marié, je ne sais pas ce qu'il a dit à sa femme, ses enfants. Je me dis est ce que je vais aller détruire quelque chose qui s'est reconstruit probablement avec difficultés. Peut-être qu'il reste chez moi de l'attachement qui fait que je n'ai pas envie de lui faire du tort. J'ai mis dans mon témoignage : « il m'a fait trop de mal pour que je puisse en dire du bien, mais il m'a fait trop de bien pour que je puisse en dire du mal. » C'est vraiment quelque chose que j'ai entendu de quelqu'un, ce n'est pas moi qui ai écrit cette phrase, je l'ai entendue et vraiment c'est tout à fait ce que je

vis. Alors, je me dis je ne veux pas lui faire du mal, je comprends qu'il était dans une situation qui n'était pas adaptée pour lui. Je n'arrive pas à lui en vouloir quelque part. Je me dis qu'il était dans un système, c'est systémique.

Mais par contre j'aimerais bien savoir, j'aimerais le rencontrer. Si j'y vais, peut-être que j'ai peur de l'attachement qui me reste et de ne pas être à la bonne place, de ne pas prendre assez de distance, je ne sais pas. C'est peut-être ça qui fait que je n'y vais pas. Dans la mesure où j'ai été tellement hypnotisé, pas été capable de me mettre à la bonne place à l'époque où les faits se passaient, est-ce qu'aujourd'hui je serai capable ? Ce n'est pas certain. Je m'abstiens.

TB : Il faudrait déjà savoir pourquoi y aller. Pour dire quoi ? Quel message ?

PD : Pourquoi y aller ? Peut-être pour comprendre, ce serait l'envie de comprendre ce qui a pu se passer dans sa tête, ce qu'il a vécu et ce qu'il peut en dire. Ça, ça serait important. J'ai eu une discussion avec lui quand il a expliqué qu'il se mariait. Parce que ça je m'en rappelle, on avait eu une longue promenade ensemble et il m'a dit qu'il quittait le sacerdoce et qu'il allait se marier. Je lui ai demandé s'il gardait la foi, je me rappelle ma question : « est-ce que Jésus-Christ est quelqu'un d'important pour toi, encore ? » Je ne me rappelle pas sa réponse je ne sais même pas ce que c'était...Je ne l'ai pas retenue, ça ne m'a pas paru suffisamment fort pour que ça me touche. Et c'est depuis ce temps-là que je ne l'ai pas revu. Je n'ai pas repris contact. J'avais été chez lui, vu sa femme, mais on n'a pas échangé sur le fond de ce qu'il vivait. Et je me suis pas permis d'entrer dans l'intimité d'un couple qui ne me regarde pas. Je me suis dit, je ne sais pas moi, qu'est-ce que je vais aller dire à cette femme, je sais pas ce qu'il en a dit. Je suis resté comme ça. Par contre, qu'on sache pourquoi il est parti, ça doit pouvoir être dit au diocèse dans une lettre de démission ou de renvoi, je ne sais pas quoi. Ou est ce qu'on l'a réduit à l'état laïc ? Enfin ça ne s'appelle plus comme ça maintenant. Je ne sais plus comment ça s'appelle. Est ce qu'il est revenu à l'état laïc parce qu'on lui a demandé ? Et ça je ne le sais pas, et ça j'aimerais savoir. Mais d'ailleurs j'ai dû dire, j'aimerais bien qu'on aille voir dans les archives du diocèse ce qu'il en est.

TB : Ce sont peut-être des choses possibles.

PD : Que ce soit institutionnel, c'est à dire que ce ne soit pas seulement une personne privée qui questionne, mais qu'on se questionne institutionnellement. A-t-on envoyé l'abbé /X/ en Amérique Latine ? Pourquoi ? A-t-il été réduit à l'état laïc ? Est-il parti de son fait ou lui a-t-on demandé de partir ? Ce n'est pas pareil et moi ça m'intéresserait de savoir. Et c'est aussi pour l'institution. Qu'est-ce qu'elle a fait ? Parce qu'il ne doit pas être le seul, il y en a d'autres qui ont dû faire pareil et quand on voit comment on déplace les abuseurs, on les met dans un couvent pendant 1 an et ensuite ils reviennent comme avant, parfois toujours en contact avec des jeunes. Moi j'ai vu des prêtres qui avaient eu des comportements inacceptables avec des jeunes, on les a un peu mis ailleurs, on les a envoyés à ceci ou à cela ou 1 an sabbatique comme pénitents dans une abbaye, mais ils reviennent, pas forcément sur le lieu du crime, ils vont ailleurs et ils restent quelque part dans l'Église. Donc ça je veux le dire, « on n'a pas assez de prêtres pour les renvoyer, donc on les garde ».

AK : Oui mais on ne peut pas accepter tout non plus.

PD : Je ne dis pas ça ! Je dis ça avec humour. Je dis, comme on n'en a pas assez, forcément quand il y en a un qui pose problème, on le garde quand même.

AK : Oui mais même à une échelle où on en avait beaucoup plus, l'Église n'a pas réagi, c'est ce qui me frappe dans votre récit. On a l'impression que le prêtre avait déjà des problèmes quand il était au séminaire.

PD : Oui alors ça, j'ai eu l'impression, ça je ne sais pas. C'est vrai que mon accompagnateur spirituel qui m'a beaucoup aidé on va dire, l'abbé qui était responsable de notre équipe de JEC et qui était un brillant universitaire, moraliste, il a attiré mon attention sur le fait que je lisais un bouquin et j'utilisais l'abbé /X/.

Pour pouvoir lire ce bouquin, ce n'était pas un bouquin très violent, c'était *Les deux sœurs* de Cronin, je me rappelle du titre mais ça ne devait pas être tout à fait dans l'esprit de ce qui se lisait au niveau moral dans l'Église à l'époque. Il m'avait dit « C'est lui qui t'a conseillé ça ? ». Et en gros, j'ai senti qu'il disait : méfies-toi. C'est drôle, cette impression m'est restée et je l'ai toujours, il m'a aidé à me dire : attention l'abbé /X/, méfies-toi, oui il y avait quelque chose comme ça et donc je me dis qu'au séminaire il y avait déjà des signes. Si oui, lesquels ?... C'est pour ça que j'ai posé la question : Y avait-il déjà des problèmes ? Ce qui est possible. Je n'arrive pas à savoir. Est-ce que c'est un pédophile ? Il a eu des agissements avec moi quand j'étais plus âgé, alors que des pédo-criminels ne sont attirés que par des enfants jeunes. Et donc je me dis il y a autre chose. Il y a de l'homosexualité ? Peut-être, en tous cas il y a un mal être par rapport au célibat sûrement, mais après c'est un mélange et moi je ne suis pas dans sa peau, je ne sais pas.

AK : Oui, parce que je ne sais pas si toi Thierry tu as une réponse, quand je vois tout cela, je me dis qu'on a un peu l'impression que c'est quelqu'un qui abuse d'enfants parce qu'il en a l'occasion. Le fait qu'il s'est marié plus tard, ça semble dire que ce n'est pas son orientation profondément. Est-ce qu'on peut dire ça ou pas ?

TB : Je pense que c'est difficile, quand on ne connaît pas les gens, de faire la part entre ce que tu appelles une orientation profonde et puis effectivement les passages à l'acte d'opportunité. Et puis ce qu'on fait par respect de convention sociale. On ne sait pas comment ça s'est passé avec son épouse, est-ce qu'il était épanoui dans cette relation hétérosexuelle ou pas du tout, est-ce que c'était une tentative de se raccrocher à quelque chose de normal. Mais on a l'impression, je ne veux pas faire de la psy de bas étage, mais d'après Monsieur Duprez, on a l'impression quand même que l'amour de sa vie c'était sa mère.

PD : Oui je pense, j'ai la même analyse, on va dire. Mais c'est de premier niveau, c'est que comme je n'en ai pas parlé avec lui, je ne peux pas le savoir. Simplement tout me conduit à dire que l'amour de sa vie c'est sa mère et que c'est aussi une des raisons, c'est que l'amour des mères pour leur fils, quand elles n'arrivent pas à être à la bonne place, ça peut produire des prêtres. C'est l'envers de la médaille.

TB : Et ça invite à s'interroger, moi la pédophilie et ce genre de choses-là, ce ne sont pas des choses que je connais bien. Je m'occupe plutôt de victimes, mais je me dis que dans les cas d'adultes qui passent à l'acte sur des enfants jeunes, ça interroge sur l'existence de relations familiales incestuelles chez eux. Et éventuellement de relations incestuelles avec la mère. Là, je ne suis pas en train d'analyser la situation dont vous parlez Monsieur Duprez, parce que ça serait tout à fait abusif pour le coup de ma part. Mais c'est ce genre de questions que je me pose, effectivement une mère qui suit son fils partout, qui se réjouit du fait qu'il ne se marie jamais, éventuellement qu'il mette des robes (mais ça c'est juste pour l'humour) et qu'il mette dans son lit sans y voir de problème des jeunes gens de 18 ans. C'est très curieux comme comportement maternel.

PD : Oui tout à fait et moi ça me fait penser que la relation est des deux côtés, le problème est des deux côtés, du côté de la mère et du côté du fils. Comme je vois un certain nombre de prêtres aujourd'hui, c'est ce que j'essaie de dire, c'est qu'ils ont une relation à leur mère qui me semble démesurée. J'accompagne un vieux prêtre qui est en train de mourir pratiquement, je vois bien que la place de la mère dans son existence est importante, tellement importante. Alors je me dis, ça c'est quand même incestuel, enfin des deux côtés. Il y a à visiter ça en tout cas très précisément, pour ne pas laisser ça dans l'ombre parce que c'est une des causes. Enfin, je crois. Et dans les causes, il faut désacraliser la personne du prêtre, or, ce n'est pas le mouvement qu'on est en train de mettre en œuvre, au contraire on le sacralise, on le met à part et tout ce que j'ai dit sur les garçons à part autour de l'autel, et qu'on n'accepte même pas les filles dans cet environnement sacré. Comme si on revenait à l'époque de l'ancien testament où seul un homme, d'une caste à part, le grand prêtre, pouvait entrer dans le saint des saints. Sacerdoce hiérarchique, liturgie sacrificielle, séparation des clercs et des laïcs, importance des règles de pureté rituelle, sacrifice de la victime émissaire, la relégation des femmes... L'héritage est lourd. Ça pose quand même des questions anthropologiques profondes et ça quand même je pense qu'il faut le pointer, parce que c'est grave.

Et ça continue avec la place des femmes dans la gouvernance. Le pape François a une vision claire là-dessus, en tout cas dans ce qu'il dit, mais je vois bien que l'Église n'est pas prête du tout à revisiter ça quoi. Elle ritualise, elle englobe et elle défend les prêtres parce qu'elle en a besoin. Au lieu de s'appuyer sur le sacerdoce de tout le monde, des baptisés. Il y a quelque chose à travailler sur la place des femmes. Le récent texte du Pape qui vient de sortir, précisant l'autorisation pour les femmes d'exercer, dans le chœur, les premiers niveaux de ministère, je veux bien, c'est un début, mais ça ne fait que légaliser ce qui se faisait souvent déjà et ce n'est quand même pas à la mesure du problème, il faut aller beaucoup plus loin et plus vite. Ça va mettre encore combien d'années et combien de victimes pour que l'égalité homme - femmes se normalise dans l'Église. Les débats sur l'accès des femmes au sacerdoce ont encore de longues années devant eux. Et la culture du secret, malgré les discours, elle est encore bien présente ... Moi je suis quand même marqué que dans une lettre il me dise « *C'est notre secret* », ça c'est quand même quelque chose qui attire l'attention, il savait que ce n'était pas bien quand même puisqu'il le cachait.

TB : Ça montre des stratégies de sa part quand même.

PD : Oui et en même temps une retenue parce qu'en même temps je peux dire, il me n'a jamais violé. À la différence avec ce que j'ai vécu dans le train. Même si c'est de l'abus sexuel. Je ne peux pas appeler ça viol, enfin je pense, je l'appelle pas viol en tout cas. Il n'y a jamais eu de pénétration, à ma connaissance parce que quand je me suis endormi, je ne sais pas, enfin je crois que je m'en souviendrais, donc non je crois pas.

AK : Mais si je peux me permettre ce que vous décrivez, ce que vous avez ressenti à ce moment-là, les conséquences j'ai l'impression sont les mêmes.

PD : Elles sont les mêmes !

AK : Vous dites très bien, vous étiez sidéré et je le comprends parfaitement, que ce soit un viol ou pas un viol, le ressenti c'était la même chose.

PD : Oui, je ne le nomme pas de la même façon parce que je peux pas le nommer comme ça mais pour moi et mon ressenti c'est la même chose je suis bien d'accord.

AK : De toute manière, ce qui est intéressant pour moi c'est entre autre le rôle de la mère que vous soulignez là. On l'a pas vu tellement jusqu'ici, mais je pense que ce serait quelque chose à creuser en effet.

PD : En tout cas, s'il faut que je dise quelque chose là-dessus je peux en parler. Je veux bien développer plus, creuser peut-être, réfléchir plus précisément mais je crois que ce n'est pas rien.

AK : Oui c'est important.

PD : Et la relation à Marie.

AK : Oui ça aussi.

PD : Parce que c'est quand même, il y a là quelque chose, c'est Eve et Marie, je ne sais plus il y a eu un bouquin paru en 2000 sur « Les quatre femmes de Dieu. La putain, la sorcière, la sainte et Bécassine », je pense que c'est intéressant à creuser cette question. Parce qu'il y a réellement une image de la femme à revoir... J'en parlais avec une amie qui n'est pas croyante mais qui a reçu une éducation chrétienne dans sa jeunesse, qui me disait, que Eve était issue de l'homme : issue de la côte, voilà on est déjà soumis. Cette place de la femme est restée dans notre culture catholique, héritière de la culture juive et patriarcale, avec ce double soupçon de la femme impure et séductrice. C'est la même chose aussi dans le monde musulman ou juif. Il faut donc revisiter la théologie et certains de ses présupposés qui conduisent à maintenir une structure ecclésiale de type patriarcal et une prévalence du masculin. Et la place de la mère. Je pense que ça c'est très nécessaire. Il

y a à creuser. Mon histoire ne permet pas d'aller plus loin, simplement de voir que ça s'est quelque chose qu'il faut creuser.

AK : Oui et d'ailleurs c'est quelque chose qui joue un rôle, j'ai l'impression, pour beaucoup de prêtres, qu'ils commettent ce genre de transgressions ou pas, mais j'ai l'impression que pour beaucoup il y a un attachement très spécial à la mère et comme vous dites avec cette image de la vierge Marie etc. Ça joue énormément je pense.

TB : Il y a un psychanalyste, je sais plus qui c'est, il faudrait que je retrouve, c'était un lacanien qui avait écrit que lorsque les saintes femmes avaient des garçons, les saintes femmes avaient des enfants, il y avait des risques de développement de personnalité perverse. Il l'a dit de manière plus violente, il disait « À sainte femme, fils pervers ». Alors c'est violent et je ne dis pas non plus que j'épouse cet aphorisme, mais l'idée qu'un enfant, un petit garçon pour se développer, il a besoin quand il est bébé, d'une mère qui soit tout pour lui au départ et puis après qui soit la femme non sexuelle idéalisée que les petits garçons imaginent et puis à un certain moment d'être à l'intervention d'un tiers, d'être déçu par sa mère, de s'apercevoir en grandissant que c'est une femme comme les autres et c'est ça qui permet de développer un rapport mature au genre féminin pour les petits garçons. Et quand une mère à une image de sainte femme écrasante et intouchable, c'est là qu'on peut voir ces clivages qui se mettent en place entre la femme : c'est soit une femme soit une putain.

AK : Oui exactement.

TB : Et là mère intégrée qui soit à la fois mère, femme, parfois même épouse, parfois défaillante, ça c'est plus compliqué d'y accéder si la mère se positionne tout le temps comme une sainte femme.

PD : Alors dans le cas qui me concerne, elle avait eu, je ne sais pas combien, mais beaucoup d'enfants. ça faisait partie de la tradition catholique de l'époque où on prenait tous les enfants qui nous arrivaient et elle en a eu quand même beaucoup. Ce n'est pas rien et il faudrait regarder quelle était sa place dans la fratrie etc., enfin voilà, il y a plein de sujets qu'on peut se poser, mais il y a quelque chose de la place de la femme derrière. Je me dis que j'ai dû remplacer pour des pulsions sexuelles l'impossibilité d'avoir des relations avec une femme. Impossibilité psychologique ou institutionnelle. Compte tenu du poids que représentait le fait de faire une transgression avec une femme, ce n'était pas possible du fait de l'institution, mais par contre une transgression avec un enfant ça l'était ? Je me pose la question. Mais peut-être avait-il des relations avec des femmes, je n'en sais rien moi. Je ne peux pas savoir, mais je ne crois pas.

TB : Si vous me permettez Monsieur Duprez, je vais vous poser une question. Vous avez dans votre témoignage et dans votre audition aujourd'hui vous avez des points que vous souhaitez porter à la connaissance de la commission et sur lesquels vous souhaitez insister et qui sont des points très importants et qu'on n'a pas tous beaucoup entendus, comme le disait Astrid. Et c'est très intéressant pour nous, on a d'autres personnes qui nous font des témoignages beaucoup plus psychologiques si je puis dire, sur ce que ça leur a fait au cours de leur vie. Et vous avez été assez discret là-dessus, vous nous avez expliqué ces événements assez précoces que vous aviez été touché, vous aviez souffert, que vous n'aviez pas pu témoigner et vous avez dit aussi à un moment que vous aviez occulté pendant une période, sans qu'on sache si c'était complètement oublié ou si c'était juste dans un coin et puis, vous êtes resté dans l'Église et vous avez fait un développement personnel, professionnel, intellectuel qui semble des plus riches. Et je me demandais comment vous compreniez tout ça, si vous avez des choses à nous dire là-dessus.

PD : J'ai du mal à pouvoir répondre... On a encore du temps ? Je ne me rends pas compte. Je peux vous lire quelque chose parce que ça va m'aider à répondre. J'ai retrouvé tous mes bulletins scolaires et là, je crois que j'ai une trame qui permet de comprendre avec des regards extérieurs comment je me suis construit. Alors il y a les miens bien sûr, mais ceux-là m'aident bien, j'ai écrit cela : « C'est au second collège que j'ai repris progressivement confiance en moi, j'y suis arrivé bien cabossé. Quand je suis arrivé, j'avais 15 ans et demi. Je

cite un abbé au premier trimestre, la première année quand je suis arrivé : « 30ème sur 30 élèves, faible, somnolent, discret, résultats médiocres ». Second trimestre : « Faible à en désespérer, doit s'adonner à son travail, s'accrocher, ignore beaucoup d'éléments qu'un élève de sa classe devrait connaître ». Donc ça je suis arrivé dans ce collège après avoir quitté le précédent où j'étais loin de mes parents, je suis revenu près de mes parents, ce n'était pas rien. Je prends ça comme un point de départ. Mon cousin qui était une année au-dessus de moi a dû partir à Lille, et donc qu'il n'y avait plus de raison que je reste seul chez mon oncle et ma tante. Ma tante a généreusement continué à payer mon collège, ça c'est certain parce que mes parents ne pouvaient pas le payer. Le fait que mon cousin n'avait plus besoin de moi, on m'a renvoyé chez moi et je suis donc rentré dans une structure familiale plus normale pour moi. J'ai retrouvé une lettre écrite par mon prof de 3^{ème} qu'il écrit à ma tante. Je vais vous la lire parce qu'elle montre qu'il y avait quand même des prêtres qui se sont rendus compte que j'avais un problème. Il dit : « Madame, les nouvelles que vous me donnez de Pascal me peinent un peu parce qu'il aura sûrement beaucoup de mal à combler la lacune de son absence. Vous serez bien aimable en tout cas de lui dire qu'il doit abuser de mon temps afin d'essayer de le mettre à flots. Il est assez difficile de lui donner du travail, car je le prépare en classe grâce à de multiples exercices. Pascal risquerait donc de se perdre et de se décourager. J'essaierai à son retour de l'aider de manière progressive. Il serait tout de même intéressant qu'il fasse des devoirs et qu'il me les donne ». Donc ce prof de ce premier collège, qui avait senti des choses, écrivait : « Il est intelligent, il a des capacités mais il ne réussit pas parce qu'il est malade ». En fait, je n'étais pas malade, enfin si j'étais régulièrement malade, c'était pour rentrer chez moi pour retrouver mes parents. Je n'aurais pas dû avec mes notes de 3^{ème} passer en seconde. Mais, arrivé au nouveau collège, qui normalement sélectionnait sévèrement à l'entrée pour avoir un bon taux de réussite au Bac, j'ai été admis car c'était son frère qui était le supérieur du collège et qui m'a accepté en seconde. Ils avaient dû se parler. Il m'a fait confiance et m'a profondément encouragé. Alors je peux dire qu'il m'a aidé d'une manière incroyable, quand je suis arrivé, il m'a dit « Vous avez des problèmes en latin, si vous voulez pendant les vacances, je vous donne des cours particuliers ». Vous imaginez le supérieur du collège qui prend du temps, qui me prenait pendant les vacances une fois par semaine pour me mettre les notions de grammaire latine en tête. Je dois dire chapeau. Il avait autre chose à faire avec la rentrée, c'était un collège de plus de mille élèves... Et il y avait aussi l'abbé en charge de la surveillance des études et de la formation religieuse, qui était un perspicace accompagnateur et qui m'a sorti de mon marasme. Je le cite dans le bulletin du second trimestre de 2nd C, « L'aspect sympathique voire élégant et distingué repose en définitive sur quoi ? Des convictions solides ou une tradition qui m'est donnée de parfois voir s'écailler sinon se disloquer, je n'ose me prononcer ». Sur un bulletin scolaire qui va chez les parents, faut oser. En 1^{ère} C donc l'année suivante, premier trimestre, appréciation du professeur principal : « L'examen est réussi, encouragements, mais j'ai l'impression d'un Pascal un peu désordonné, travaillant par à-coups, apprenant par cœur sans avoir bien assimilé. Tout cela risque de nous amener à un beau fatras un jour ou l'autre ». L'abbé sur le même bulletin : « La générosité du cœur ne saurait compenser l'à peu près dans lequel se confine l'intelligence ». Quand je relis ça, ça m'émeut. « Il a manqué à Pascal l'estime du devoir d'état et de la compétence, j'espère que le prochain trimestre donnera plus de satisfaction sur ce point ».

Au second trimestre, le professeur principal : « Difficile d'apprécier le niveau et le travail d'un élève fort sympathique par ailleurs, mais hélas trop souvent absent ». Oui parce que j'avais continué à être absent, j'avais l'habitude, donc quand j'avais une composition de chimie, ça m'aidait... ça me faisait chier la chimie : donc j'étais malade. J'ai continué, y compris quand j'étais chez moi. Quand on a trouvé un stratagème qui marche, on s'en sert ! Le prof de maths/physique « Résultats faibles, une indubitable bonne volonté ne peut compenser de trop fréquentes absences ». Un abbé « On ne peut qu'être indulgent à l'égard d'un élève aussi sympathique, mais aussi handicapé par sa santé, je lui souhaite la santé ». Un autre abbé : « Excellent, l'un des plus mûrs, des plus engagés, les plus rayonnants de toute la classe. Quant au travail et à l'estime qu'il en a, il a compris les remarques faites au dernier bulletin de décembre ». Fin de 1^{ère} C, j'ai commencé à changer, il avait perçu que j'avais changé. J'ai redoublé la 1^{ère} C, en 64 le professeur principal note : « Le résultats sont les mêmes que l'année dernière et sont trop justes ». L'abbé : « Doit croire un peu plus que c'est devant son travail d'aujourd'hui que se forge la qualité de son avenir, sinon les plus beaux élans ne se soldent que par du vent. ».

Puis je choisis de passer en Philo, à l'époque il y avait que deux Bac, je pouvais aller en Math Elem, en Science

ex ou en Philo, j'ai choisi Philo. Le prof de maths : « *Bons résultats en maths et physique* », ça ce n'est pas étonnant. Le prof de philo : « *Doit pouvoir réussir en cette matière, belle personnalité, jugement sérieux* ». J'ai obtenu mon baccalauréat, en le repassant à l'oral et si elle existait avec la mention « *a eu chaud* ». J'ai retrouvé mes bulletins qui nous étaient donnés pour passer l'oral. Sorte de contrôle continu. En fait, c'était tellement négatif que moi je n'aurais pas donné le bac. Bon, je l'ai eu. Donc parcours scolaire haché, perturbé par les fréquentes absences, et les séquelles du mal être lié aux abus subis et à l'éloignement de ma famille. J'avais d'énormes lacunes difficiles à combler, j'ai développé mes qualités relationnelles et j'ai pu trouver ma place en développant des relations au collège. J'ai organisé un voyage en Palestine en auto-stop avec deux amis en 64. J'entraînais d'autres amis pour encadrer un centre aéré ou une colonie de vacances, j'animais des groupes de réflexions, j'écrivais dans le journal des élèves, c'est certainement à cause de toute cela que, sans avoir fait aucune campagne, j'ai été élu président de promo en 65.

Donc pour répondre à votre question, je pense que je me suis développé à côté, puisque je ne pouvais pas me développer sur les compétences scolaires, j'avais pas les bases. Je crois que j'ai été profondément marqué par la lecture d'Emmanuel Mounier, *L'engagement chrétien*. Je m'étais lancé dans la jeunesse étudiante chrétienne, la conférence Saint-Vincent de Paul, j'allais visiter les familles en difficultés avec mes amis, etc. Chrétien engagé, j'ai été amené à me tourner vers les autres, pour ne pas me renfermer sur moi-même. Comme Obélix je suis tombé petit dans la marmite ou plutôt on m'y a plongé. À mon retour à Lille, après mes années chez mon oncle et ma tante, ma mère m'a fortement incitée à m'engager. Ma mère a eu aussi cette influence par rapport à moi, c'est pour ça aussi que je dis que l'influence des mères il faut la regarder de près, parce que pour moi, c'est quand même elle qui a pris le rendez-vous pour que je rencontre le supérieur du séminaire. Avec le recul maintenant je me dis mais c'est fou, mais c'est bien elle qui a pris le rendez-vous. Ce n'est quand même pas rien.

Avec le vicaire de la paroisse du Sacré-Cœur à Lille, j'ai pris des responsabilités dans le quartier de Wazemmes, je faisais le patronage toutes les semaines, les jeudis, je m'occupais des cœurs vaillants, des plus petits, les fripounets et marisette... J'ai été moniteur de colonie de vacances, je faisais partie, avec les jésuites de l'ICAM, de l'association des AJD, Amis Jeudis Dimanches, du père Jaouen, qui emmenait des délinquants pour les sortir de la prison ou de l'endroit où ils étaient, en surveillance pénitentiaire... Et donc j'ai fait ça, je suis devenu responsable de camps. J'avais une belle voix et on m'a choisi pour animer les chants à l'Église, je chantais en latin le credo à la place du prêtre qui chantait mal et la foule répondait, donc on me valorisait avec ça à la messe du Sacré-Cœur à Lille il y avait plus de mille personnes. C'était valorisant. Ça, ça m'a construit d'une certaine façon. J'ai continué à prendre des responsabilités. J'ai fait l'École de Psychologues Praticiens. J'ai fait mon service militaire dans la Marine, comme officier (j'y ai d'ailleurs comme psychologue participé à une étude, avec le test de Rorschach, sur l'image de la mère chez les sous-marinières). Après à 30 ans, j'étais responsable du personnel de 600 personnes. Ce n'est quand même pas rien avec mon passé scolaire.

Après j'ai continué, j'ai alterné des postes de responsable du personnel dans plusieurs usines de plus de 1500 personnes et au siège d'un groupe international. J'ai eu une carrière très intéressante. Et la dernière période on est venu me chercher pour être Délégué Général du Medef et de la Métallurgie, conseil juridique et social des entreprises de toute taille dans le département d'Eure-et-Loir. Un monde complètement différent avec des relations avec les entreprises de toutes tailles de l'autoentrepreneur à la multinationale, le préfet et les services de l'État, et les institutions paritaires départementales ou régionales. Je désignais et animais la représentation de 400 mandats patronaux à l'Assedic, le Pôle Emploi, la Caf, la Sécurité sociale, etc... J'ai eu un travail très intéressant et quand je suis parti en retraite, Je me suis dit « En retraite, je vis de la solidarité, donc je vais redonner du temps à la solidarité par du bénévolat », Et je me suis engagé dans un foyer d'accueil pour tous types d'exclusion, à Chartres, puis à la Fédération des Acteurs de la Solidarité au niveau Régional puis National. Le président de la région était de droit au conseil d'administration de la Fédération Nationale. J'ai été élu au bureau national pour me charger de la réinsertion par l'activité économique. J'ai fait ça pendant une dizaine d'années. J'ai été désigné par le Préfet de Région pour représenter au CESER (Conseil Economique Social et Environnemental Régional) les institutions de lutte contre l'exclusion. J'y ai d'ailleurs participé

pendant deux ans à la rédaction d'un rapport présenté en 2016 : La région centre Val de Loire à l'épreuve des discriminations » (« Un phénomène ancien pour une reconnaissance publique tardive » et « les 20 critères prohibés par la loi ».... Cela explique certainement aussi ma sensibilité à cette question pour l'Église). Et après à 70 ans j'ai dit « Je pars en retraite parce qu'il faut laisser la place aux jeunes ».

Parallèlement je m'étais engagé dans le diocèse de Chartres pour faire pendant 10 ans de la formation continue des prêtres, des diacres et des laïcs. Donc je peux dire que je connais de l'intérieur les difficultés qu'ont les clercs pour prendre en compte la place des laïcs, surtout celle des femmes ! On confie des responsabilités aux femmes mais on nomme presque toujours un prêtre ou un diacre référent à leur côté.

Donc je me suis finalement bien construit, je peux dire, sur le plan professionnel. Sur le plan familial, j'ai eu de la chance de rencontrer une épouse remarquable. On a eu 4 filles et on a vécu et on vit encore des choses superbes. Donc je peux dire que j'ai pu dépasser des problématiques d'abus qui auraient pu rester très perturbantes pour moi... Compte tenu de ce que j'ai décrit, ça aurait pu être grave quoi. J'ai pu faire un chemin complètement différent.

J'ai écrit en conclusion de mon témoignage envoyé à la CIASE le 20 juin 2020 : « Aujourd'hui, je crois pouvoir dire, que malgré ces faits vécus, j'ai pu personnellement construire une vie sexuelle, relationnelle, familiale, professionnelle ou associative riche et de cela je pense que je peux être fier. Résilience ? Oui, certainement. Mais aussi la chance des rencontres et le choix de ne pas me laisser détruire. J'ai choisi la vie. »

Alors j'ai été réactivé sur mes souvenirs d'abus, quand mon premier petit fils a eu 8 ans. J'ai été profondément perturbé. Puis plus récemment à partir du moment où il y a eu La Parole Libérée. J'en ai parlé un petit peu un soir avec ma femme et ma fille ainée, j'ai dit « Moi aussi ». Et à ce moment-là ma fille m'a dit : « Je le sentais, je peux même te dire qui c'est ». Et elle a exprimé que ça l'avait vraiment perturbé. Il y a là du transgénérationnel qui est vraiment très fort puisqu'elle m'a exprimé qu'elle avait été très touchée et m'a dit : « C'est comme si je le savais avec mon cœur et ma tête » Elle m'a écrit dans une lettre « *J'ai été rattrapée par ton histoire d'abus* » et elle me décrit ça et elle dit à ma femme et moi « *Je vous impose le silence pendant 1 an, je verrai à l'issue de cette année si je vous revois* ». C'était vraiment pour moi violent. Je lui ai écrit une lettre en lui exprimant que c'était très violent pour nous, en plus ma femme avait déclaré un cancer, dont elle est maintenant sortie. Donc ce n'était pas très simple. Et je lui ai résumé un peu ce qui s'était passé, les principaux éléments de ce que j'ai pu dire dans ce témoignage.

TB : Pourquoi cette réaction ?

PD : Pourquoi cette réaction, j'ai du mal à la comprendre. Parce que je pense de ce que j'ai compris, ça l'a impactée, elle a compris des choses pour elle, elle était en thérapie, parce qu'elle est psychologue, elle a pu faire du travail sur le transgénération et elle a compris des actes qu'elle avait posés, des attirances pour son professeur d'anglais, etc... des choses qui étaient étonnantes pour elle... Elle a fait un lien avec ça. Alors je lui ai dit « C'est mon histoire, ce n'est pas la tienne ». Bon il n'empêche que je comprends qu'elle a été impactée.

TB : Je ne suis pas expert mais j'ai quand même quelques références : les parents ont mangé les raisins verts et les enfants ont eu les dents agacées.

PD : Voilà absolument, c'est exactement ça. Ça m'a aussi poussé à continuer, d'ailleurs à sa demande, en disant « Attends, t'en as parlé avec moi et ta femme, mais en as-tu parlé aux autres sœurs ? ». Je lui dis « Je crois que oui, mais je ne m'en souviens plus exactement ». J'ai toujours dit que j'avais été agressé dans un train. J'avais expliqué pourquoi je n'aimais pas prendre le train, ça je l'avais dit. Pour moi c'était clair, j'en avais parlé, mais ce n'était pas clair de fait, puisque ma fille me disait qu'elle sentait mais ne savait pas ce qui s'était passé avec l'abbé /X/. et qu'il y avait plein de choses qu'elle voulait savoir. Donc elle m'a interrogé beaucoup et du coup j'ai parlé aussi à mes trois autres filles, je leur ai dit « Quand vous voulez je peux en parler avec vous, voilà j'ai été agressé ». Et comme à l'époque on parlait beaucoup des abus partout, dans la presse, j'ai été chez chaque fille passer du temps pour expliquer ce qui s'était passé et répondre à leurs questions. Leurs

réactions ont été différentes chacune, mais elles m'ont remercié et je pense que c'était utile de le faire. Mon épouse aussi a découvert des aspects que je ne lui avais semble-t-il jamais exprimé aussi clairement. Je pensais avoir parlé de ça mais en fait il y avait quelque chose qui s'était enkysté, en tout cas chez une de mes filles clairement.

TB : On voit à quel point, ce sont des bombes à retardement, pour les victimes elles-mêmes et mêmes pour les familles.

PD : Et même pour les familles et ça reste parce que ce n'est pas fini, enfin c'est évident que ça continue, enfin ma fille aînée me pose toujours des questions. Et elle s'intéresse à ce que je fais. Quand je lui ai dit que je témoignais à la CIASE, elle était contente. Mes trois autres filles aussi. Ça contribue au fait de témoigner. Je l'ai fait aussi parce que je me suis dit « Je vais en parler à l'institution, pas seulement à mes amis, à ma femme et à mes enfants ». Je pense que ce que je dis, pour l'institution c'est important, donc je suis militant de ce côté-là. J'ai fait ça toute ma vie sur tous les sujets où je me suis engagé, il n'y a pas de raisons que sur ce sujet-là je le fasse pas aussi.

TB : On va devoir s'arrêter bientôt, moi je voulais juste souligner que vous deviez avoir des qualités personnelles qui ont fait que quand ça allait mal, la période où vous étiez vraiment en danger dans votre construction etc. Vous avez toujours trouvé des mains secourables, des adultes secourables, qui ont cru en vous en vos potentialités etc. Et c'est aussi que c'est quelque chose que vous inspiriez sans doute.

PD : Oui bien sûr et j'en ai conscience. Je le vois dans ce que je vous ai lu, des appréciations des professeurs, il y avait tout le côté humain relationnel que j'ai développé de fait, de par le besoin sûrement, de par ma personnalité tout simplement et je crois que ça, ça a joué. Ça m'a permis de développer des qualités personnelles, je pense que je peux le dire, construites dès le départ sûrement dans ma cellule familiale avant 8 ans, parce qu'il y a beaucoup de choses qui se font avant, où j'étais déjà un peu construit. Donc je me suis sûrement basé là-dessus, tout en étant tout seul, tout en trouvant des stratagèmes, mon stratagème d'imaginer la maladie simulée, c'est quand même, en y réfléchissant, je me dis c'est terrible, mais ça m'a servi. Si je n'avais pas fait ça je pense que j'aurais été très, très détruit.

TB : Est -que Astrid tu as des choses à ajouter ou est-ce que Monsieur Duprez vous avez des choses à ajouter ?

AK : Moi non.

PD : Moi non. Je suis prêt à répondre à toutes vos questions, si je peux y répondre, si vous avez besoin de compléments. N'hésitez pas, parce que c'est vrai que c'est court. Malgré tout, enfin en même temps long pour vous j'imagine et en même temps court parce que voilà en 2 heures on synthétise et on ne peut pas tout dire. Mais s'il y a besoin de compléments n'hésitez pas.

TB : Vous allez recevoir de toute façon, d'ici quelques temps le document écrit, vous voyez avec Madame /D/ pour l'enregistrement.

PD : Oui.

TB : Et donc ce document écrit, vraiment vous l'amendez comme vous voulez.

PD : Oui vous m'avez dit ça, j'ai noté.

TB : Et on voit ce qu'on en fait après avec vous.

PD : Oui, dans l'idée moi j'ai bien envie qu'il y ait des choses qui soient publiques.

TB : D'accord.

PD : Pour que ça serve quoi, je veux dire.

TB : Oui.

PD : Et s'il y a des sujets sur lesquels il faut creuser plus, vous m'avez dit par exemple que la place des mères n'avait pas été tellement vu par ailleurs, je veux bien creuser un peu plus et puis on peut m'aider à creuser plus d'ailleurs.

TB : Vous pouvez tout à fait réorienter votre écrit comme vous le voulez dans cette phase où il sera chez vous, entre vos mains.

PD : Oui d'accord, merci beaucoup. En tout cas bon courage pour vous.

TB : Merci beaucoup à vous.

PD : Votre travail me semble très utile.

AK : Oui merci beaucoup Monsieur Duprez. J'ai trouvé que c'était très riche et vous nous avez donné de nouvelles idées, de nouvelles pistes, donc je pense qu'on va creuser tout ça. Donc je voudrais vous remercier beaucoup. Tout de bon pour vous, votre famille et votre vie, voilà.

-- Fin de l'audition --